

Leonhard Ragaz und der religiöse Sozialismus. Eine Biographie. Bd. II: Die Zeit des Ersten Weltkriegs und der Revolutionen [Markus Mattmüller]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lichkeit». Ses racines remontent au XVIII^e siècle, dans les campagnes, ou tout au moins dans certaines campagnes; le protestantisme ne possédant pas les caractères propres à un véritable enracinement dans la vie paysanne, il demeurera une religion citadine, imposée d'en haut, dont le caractère individualiste et rationnel s'oppose aux exigences spontanées de la vie populaire. Habitude imposée par la contrainte sociale, la religion s'évanouit alors dès que le paysan quitte son village pour la ville.

Genève

Marc Vuilleumier

MARKUS MATTMÜLLER, *Leonhard Ragaz und der religiöse Sozialismus. Eine Biographie*. Bd. II: *Die Zeit des Ersten Weltkriegs und der Revolutionen*. Zürich, EVZ-Verlag, 1968. XI, 588 S.

De l'enthousiasme à la résolution lucide, tel est l'itinéraire intellectuel et spirituel que M. Mattmüller décrit dans son deuxième volume consacré à Ragaz (cf. in RSH, t. 18, 1958, n° 1, p. 135, la critique du premier tome) du Congrès socialiste de Bâle au Traité de Versailles. Près de 600 pages denses couvrent ces quelque dix années, centrées évidemment sur la première guerre mondiale, catastrophe majeure qui bouleversa en Ragaz le chrétien, le socialiste et le pacifiste.

On comprend certes l'émotion qui saisit le théologien grison devant les grandioses manifestations en faveur de la paix au Congrès de l'Internationale à Bâle en 1912. Enfin la guerre pourrait être empêchée! L'amour de son pays, si profond chez Ragaz, pouvait aussi y trouver son compte, Troelstra ayant si magistralement tracé à Bâle le rôle des petites nations, menant ainsi Ragaz à unir internationalisme et patriotisme: cette cohérence entre deux notions apparemment contradictoires paraît un trait fondamental de toute son évolution dès le début de la guerre. 1914 paralyse d'abord tout son courage et ses espoirs, avant de le conduire au vœu solennel de consacrer désormais sa vie à la paix: Dieu avait lâché les démons du Mal sur l'humanité, mais son Royaume vaincrait quand même, et il fallait lutter avec espoir pour son triomphe. Le combat entre chrétiens et non chrétiens s'était désormais déplacé des conflits sociaux vers ceux qui opposaient les peuples. Ragaz, identifiant la cause du mal à celle de l'Allemagne luthérienne, entre aussitôt en opposition avec ses compatriotes alémaniques (sans parler de sa douloureuse rupture avec la théologie allemande qui l'avait nourri); aux côtés des Bovet, Seippel et autres, il milite dès septembre 1914 pour l'unité nationale menacée par le fossé entre Welsches et Suisses allemands: le pays doit sauver sa cohésion pour préparer le nouvel ordre de choses, participer activement à la cohabitation pacifique des nations et des peuples.

Le parti socialiste est aussi désarmé par la guerre, et l'auteur nous fait pénétrer avec Ragaz dans les sectes effervescentes du socialisme et de l'anarchisme zuricois. A part un essai décevant de culture ouvrière, les

efforts de Ragaz se portent sur la jeunesse socialiste, en particulier sur Münzenberg et son groupe. Nouvel échec, car un redoutable concurrent, longtemps ignoré de notre idéaliste, mine son action : Lénine ; au cours de 1916 ce dernier emporte la victoire sur un point déterminant : l'usage de la violence est licite ou même recommandable en faveur de la paix et de la révolution. Ragaz, qui prend toujours plus ses distances à l'égard du marxisme, n'en sera que plus isolé dans le parti socialiste de sa ville où le léninisme gagne rapidement. Il n'a pas plus de chance du côté du socialisme chrétien qui ne résiste pas non plus à la guerre et se rompt à la fin du conflit, entraînant dans ses débris l'amitié de Karl Barth (il faudrait pouvoir suivre ici les analyses théologiques et éthiques de M. Mattmüller).

Il n'a évidemment pas davantage de succès dans les tentatives d'organisations pacifistes de mettre fin à la guerre, auxquelles il s'associe ; il n'en salue qu'avec une plus grande joie le discours de Wilson proclamant au début de 1917 qu'il faut une paix sans vainqueurs, l'égalité des peuples, les principes démocratiques appliqués à l'organisation du monde, etc. Ragaz accepte même pour cela l'entrée en guerre des Etats-Unis, tant il est vrai que son pacifisme implique une tension permanente entre le non-recours à la violence et la volonté de participer au combat mené par Dieu.

La paix s'approche, mais que de désillusions attendent Ragaz : la révolution russe lui est profondément antipathique et contribue encore à l'isoler dans le socialisme zuricois. Dans les crises sociales qui aboutissent à la grève générale, il ne jouera qu'un rôle marginal – pourquoi alors y consacrer tant de pages détaillées qui n'ajoutent pas beaucoup à l'ouvrage de Gautschy ? – non sans en souffrir profondément. Le traité de Versailles même ne peut que le décevoir : Wilson, en qui il avait placé tant d'espoirs, n'y avait pas été battu, ce qui aurait été tout à son honneur, mais y avait transigé, renforçant ainsi Ragaz dans l'idée que les peuples doivent refaire le monde, et non les politiciens. Il sort de la guerre plus démocrate que socialiste, profondément attaché aux institutions nationales, au fédéralisme qui leur est lié et qu'il voudrait que la Suisse propage au dehors ; il l'avait exposé en 1917 déjà dans son livre *Neue Schweiz* appelé à un grand et bref succès.

La crise ouverte en 1914 ne se termine pas avec la guerre : ni l'Internationale communiste, ni la SdN dont Ragaz a salué la victoire en Suisse avec une joie modérée, n'ont mis fin à la violence déchaînée, bien que l'espoir subsiste qu'une fois l'équilibre rétabli, on se trouve plus proche du Royaume de Dieu. Ragaz ne trouve même plus dans l'institution ecclésiastique une des incarnations essentielles de la solidarité chrétienne et, après des années de réflexion, démissionne en 1921 de sa chaire de théologie à l'Université de Zurich. A 53 ans, il recommence une nouvelle vie.

Dans cet ouvrage, M. Mattmüller cherche à montrer Ragaz « dans son temps, au contact des personnalités de l'époque et des questions nées des événements extérieurs » (p. 557). Grâce à une abondante documentation, à sa finesse de jugement, à sa prudence méthodique, à son sens de la

nuance, il le fait souvent avec un rare bonheur. Ragaz n'est sans doute guère en contact avec les hommes éminents qui font leur temps, mais il a fréquenté des intellectuels et des théologiens de premier plan, travaillé avec des meneurs politiques minoritaires, collaboré avec des idéalistes, tous ces hommes dont l'influence se mesure mal, mais qui marquent leur époque et suscitent les mouvements d'opinion ou les aventures politiques. L'inconvénient, c'est qu'on a l'impression, à lire cet ouvrage, qu'on apprend à connaître un marginal et des événements ou des groupements secondaires. C'est souvent passionnant, mais parfois décevant. Que de labeur consacré à établir un fait mineur! L'auteur s'en est rendu compte sans doute, qui s'est complaisamment étendu sur des problèmes plus importants: l'histoire du parti socialiste, Zimmerwald, la crise provoquée dans la gauche suisse par la révolution russe et la création du Komintern... où Ragaz n'est que spectateur, et même pas toujours. La tentation était d'autant plus grande pour M. Mattmüller que les effets de la première guerre en Suisse sont encore mal connus et qu'il fallait bien raconter des événements sociaux et politiques importants et encore assez obscurs, afin de donner un cadre à cette biographie. Mais tant de détours dissimulent l'unité profonde de l'ouvrage: l'impact de la guerre, de la violence sur un homme que sa sensibilité, sa droiture, sa piété, son ouverture au monde rendent particulièrement perméable. A travers Ragaz qui les cristallise et les rassemble en lui, c'est les réactions des chrétiens ou des socialistes suisses que l'on sent ou pressent. M. Mattmüller présente ainsi un morceau d'histoire morale et spirituelle avec Ragaz et autour de lui. On sait combien ce genre d'histoire est difficile. La biographie en est une utile méthode d'approche et l'exemple qu'en offre l'auteur est parfaitement concluant à cet égard.

Lausanne

André Lasserre

JÜRGEN STEINER, *Gewaltlose Politik und kulturelle Vielfalt*. Hypothesen entwickelt am Beispiel der Schweiz. Mit einem Vorwort von Stein Rokkan. Bern und Stuttgart, Haupt, 1970, X und 365 S. (Res publica, Bd. 2.)

Die Berührungspunkte zwischen der Geschichts- und der aufstrebenden Politikwissenschaft in der Schweiz nehmen in den letzten Jahren merklich zu. Die letzten Hefte dieser Zeitschrift bestätigen diesen Trend¹, was darauf hindeutet, dass sich auch der Historiker vermehrt mit der Politikwissenschaft befasst, namentlich mit deren Methodologie und in diesem Bereich insbesondere dort, wo es um die Quantifizierung historischer Daten geht. Dadurch kommt es zu einem Rückkoppelungsprozess, indem sich auch der Historiker wieder vermehrt um die ohnehin etwas zu lange Zeit vernachlässigte methodische Grundlegung seiner Wissenschaft bemüht. Aus die-

¹ Vgl. etwa den Aufsatz von D. Frei, in: SZG, 21/1971, S. 322ff., oder die Rezension von M. Vuilleumier, in: Ebd., S. 629ff.